

NOTES BIBLIQUES & PREDICATIONS

13 octobre 2019

Pasteure Pascale
Renaud-Grosbras

Textes :

2 Rois 5, 14-17

Timothée 2, 8-13

Luc 17, 11-19

Notes bibliques

Les textes

2 Rois – ce passage se situe vers la fin de la péricope qui raconte la guérison de l'officier Naaman par le prophète Elisée. Chef de l'armée du roi d'Aram, c'est un ennemi d'Israël, pourtant guéri de sa lèpre par un prophète israélite.

2 Timothée – « souviens-toi de Jésus-Christ » : au ministre de l'Église, il est rappelé l'essentiel, le lien indestructible avec le Christ qui nous entraîne dans sa mort et sa résurrection, « si nous manquons de foi, lui demeure digne de foi ».

Luc 17,11-19 – récit de guérison de dix lépreux par la parole de Jésus, et retour d'un Samaritain, seul parmi eux à avoir reconnu que l'action de Dieu est passée par Jésus. Ce récit est propre à Luc, les autres évangélistes n'en parlent pas.

Analyse de Luc 17,11-19

Dix lépreux sont guéris – un seul Samaritain revient. Ce récit de guérison s'articule en deux épisodes distincts.

v. 11-14 : Jésus, en route vers Jérusalem, passe entre la Samarie et la Galilée. Les Samaritains sont des ennemis religieux : ils ont retenu un autre découpage des Écritures en ne gardant que les cinq premiers livres (le Pentateuque), leur temple n'est pas à Jérusalem mais au mont Garizim, leurs rites sont différents. Il longe donc un territoire de gens à qui il n'est pas supposé avoir été envoyé – sauf que chez Luc, les Samaritains sont plus prompts à comprendre de quoi il retourne quant à sa mission, que les Galiléens eux-mêmes. Conformément à son habitude, il s'arrête dans un village, il n'est pas précisé si c'est pour y prêcher le Royaume ou pour y recevoir l'hospitalité. Dix hommes lépreux se « tiennent à distance », à l'écart. Les lépreux étaient tenus à distance des communautés, jetés sur les routes et contraints à vivre de mendicité. Luc Bovon, dans son commentaire de Luc, note la dimension religieuse de cette situation : « La lèpre était considérée en Israël comme une impureté et le prêtre qui la diagnostiquait ordonnait la mise à l'écart du malade. Un rituel semblable à celui des funérailles marquait le départ du lépreux hors de la communauté saine. La Loi de Moïse, non sans optimisme, préconisait un autre rituel pour le cas d'une guérison.



En s'y conformant, le lépreux guéri était déclaré pur et réintégré dans sa famille » (voir ég. Lc 5,12-16). Ils « élèvent la voix » (en Lc 5,25, le grabataire « soulève » son grabat, c'est le même verbe). Ils interpellent Jésus, par son nom d'abord, par un titre précis ensuite : *epistata*, maître, mais pas au sens d'enseignant, plutôt au sens de chef. Leur demande est une prière, « aie pitié, émeus-toi ! », c'est une supplication, un appel au secours qui s'adresse en principe à Dieu et qui se trouve fréquemment dans les Psaumes. Jésus les voit et leur parle, en miroir de leur regard et leurs paroles. Il n'attend pas de les voir guéris pour les envoyer aux prêtres ; il attend donc aussi d'eux qu'ils aient confiance en sa parole, avant même de constater leur guérison. Croient-ils qu'il a ce pouvoir ? C'est la question. Ils ont, en tout cas, suffisamment confiance pour faire ce qu'il leur dit. En chemin, ils sont « purifiés » – c'est le vocabulaire de la guérison.

v. 15-19 : le récit donne peu de détails, dans une grande économie qui ne retient que l'essentiel. Un des lépreux *voit* qu'il a été guéri, en miroir du regard porté sur lui par Jésus : il se voit autrement à son tour. Luc ne parle pas ici de purification (comme au sens du Lévitique) mais de guérison. Ayant constaté cette guérison, il revient sur ses pas : c'est le même verbe qui est utilisé pour les bergers en Lc 2,20 et, comme eux, il loue Dieu à pleine voix (litt. : d'une grande voix). C'est souvent ce qui arrive dans les Psaumes : après la plainte initiale, une expérience intime de la grâce permet à celui qui se plaint de finir par louer Dieu, dans la reconnaissance. Louant Dieu, c'est aux pieds de Jésus qu'il tombe : c'est par lui que passe sa reconnaissance envers Dieu pour la guérison offerte. Surprise, il se trouve que cet homme, le seul qui soit revenu, est Samaritain. Par cette simple constatation, l'auteur souligne la dimension universaliste de l'Évangile : l'amour de Dieu n'est pas limité à un territoire ni à un peuple, il s'ouvre largement jusqu'aux extrémités de la terre. La reconnaissance de cet homme-là, cet étranger, contraste avec l'incompréhension et l'hostilité de ceux qui entourent Jésus. Celui-ci pose trois questions, sur la guérison des dix, le retour d'un seul et son caractère d'étranger qui, pourtant, sait louer Dieu pour le don reçu. Enfin, il s'adresse à l'homme pour lui dire que lui, en surcroît de la guérison, a reçu la foi : cette foi l'a fait passer de la guérison au salut.

Comment, ici, s'articule la relation entre foi et salut ? Ce n'est pas seulement une histoire de confiance : les dix ont eu confiance en la parole de Jésus et en son pouvoir. Alors qu'est-ce qui fait la différence ? La gratitude ? Le culte rendu à Dieu ? L'expérience intime qui se dit à haute voix ? La conversion du cœur ? Le fait que ce Samaritain, comme celui de la parabole, soit « bon » ?

Ce qui fait principalement la différence, c'est le retour, le demi-tour. Nous n'avons pas accès à l'expérience intime qui l'a motivé, mais là se trouve un thème sur lequel on peut prêcher. Que signifie faire retour, faire demi-tour ? Que signifie trouver le Christ en revenant en arrière ?

En quoi consiste la foi dont Jésus dit qu'elle a ouvert au salut ? La foi ne se possède pas – elle se reçoit, comme un cadeau. Cadeau qui rend joyeux, qui éveille le remerciement qui vient du plus profond du cœur et de l'âme... On ne possède pas la foi parce que ce n'est pas *quelque chose* qui peut se posséder, se contenir. C'est un *lien*, *lien de confiance* avec Jésus-Christ : on ne possède pas un lien avec quelqu'un, on le vit.

Il est Samaritain, il est étranger, il est différent : nous ne sommes pas propriétaires de la bonne façon de vivre la foi. Chaque humain est au bénéfice du lien possible avec Dieu, et nous sommes appelés à décaler notre regard pour nous laisser surprendre par la foi des autres – et parfois, en recevoir une leçon. Sommes-nous parmi les neuf, ou celui qui, seul, revient ?

Propositions de prédications

Deux propositions pour ce texte : un conte biblique (écrit pour un culte puis mis en scène par Gérard Rouzier dans son spectacle *Ce matin, j'étais lépreux*, dont le texte a été publié aux éditions La Cause en 2014) où il sera

possible d'insérer des virgules musicales et une méditation courte, prévue à l'origine pour un culte en maison de retraite.

Proposition 1 (conte biblique)

Ce matin, j'étais lépreux.

J'étais lépreux depuis dix ans. Dix ans que j'avais quitté ma famille, ma femme, mes deux enfants, et la promesse d'un troisième. J'étais paysan, dans ce petit village qu'on voit là-bas, juste de l'autre côté de cette colline, à la limite entre la Samarie et la Galilée. J'avais un petit lopin de terre, je faisais pousser juste assez de blé pour le pain quotidien. Et puis un jour, j'ai commencé à avoir des taches blanches sur les mains, et puis sur les jambes, puis le visage. Je suis allé voir le prêtre, et il m'a dit que j'étais lépreux. Lépreux ! vous vous rendez compte ? Je n'ai jamais revu ma femme ni mes enfants. Je n'avais pas le droit de les voir. Quand je suis rentré au village, tout le monde le savait, que j'étais lépreux. On avait déposé pour moi un panier sur le bord de la route avec de la nourriture et quelques vêtements. Ma femme avait ajouté un peu de fromage, le premier fromage de l'année, fait avec le lait de notre seule chèvre. J'ai pris le panier, et je suis parti. Au bout de quelques jours, j'ai rencontré d'autres gens comme moi, des lépreux. Certains étaient très malades. On vivait à l'écart des villages, on dormait comme on pouvait dans des grottes ici ou là. Parfois on restait longtemps au même endroit, et les gens nous laissaient de la nourriture sur le bord des chemins. Il fallait faire très attention de ne pas les rencontrer, il fallait rester à distance. La bonne distance, c'est quand il fallait crier pour se faire entendre, il ne fallait pas s'approcher plus près. Mais ça n'arrivait pas souvent d'avoir à crier pour se faire entendre, la plupart du temps, on ne voyait personne. Dix ans. Dix ans comme ça, et ça aurait pu durer toujours. On était comme des morts à l'écart des vivants.

Parfois, je revenais à proximité de mon ancienne vie, même si c'était très dur d'être tout près et de ne pas pouvoir entrer au village, embrasser ma femme et mes enfants. Une fois ou deux, j'ai aperçu un enfant qui ressemblait au souvenir que j'avais. Je n'ai jamais su si c'était eux. Il y a trois jours, j'étais revenu, parce que c'était le printemps et au printemps, j'ai toujours été ici. C'est l'époque où il faut semer, vous comprenez. La terre crie pour qu'on la nourrisse, pour qu'elle puisse nous nourrir à son tour. Moi, je ne nourrissais plus personne. J'étais mort. Mort depuis longtemps.

Le matin très tôt, j'étais au bord du chemin, comme si j'allais m'y engager pour aller au village. Je suis resté là, debout, pendant des heures, pendant que le soleil se levait et que la lumière envahissait tout. Je pensais à ce que le prêtre m'avait dit. « Quand vous serez pur, revenez me voir. » Et je regardais mes mains, blanches, toutes blanches, comme le chemin, comme la poussière le long du chemin. Je me suis assis au bord du chemin, dans la poussière, et pour la première fois depuis dix ans, j'ai pleuré. J'ai eu l'impression que j'étais mort pour de bon. Sans retour possible.

Mes compagnons d'infortune m'ont rejoint et ils se sont assis, eux aussi, dans la poussière. Certains jours, personne ne parle. D'autres jours, tout le monde crie, se houspille, se déteste. Mais là, c'était un de ces jours où personne ne parlait. On était juste là, assis dans la poussière, à attendre – Dieu sait quoi.

C'est là qu'on l'a vu. Sur le chemin, loin, là-bas derrière la colline. Il était encore tôt, mais toute une foule arrivait. Devant, un homme. Un homme en blanc. Il écoutait quelqu'un qui lui parlait, mais il avait l'air fatigué. Comme s'il était parti depuis longtemps et qu'il était sur le point d'arriver, mais sans savoir ce qu'il allait trouver en arrivant. Je ne sais pas pourquoi, on s'est mis debout, tous les dix, et puis l'un de nous a dit, « c'est Jésus ! c'est celui qui guérit les malades, le maître ! » Alors l'un de nous s'est mis à crier, à l'appeler, et on s'est tous mis à l'appeler et à crier. « Jésus, maître, regarde-nous ! Maître, aie pitié ! Maître, aie compassion de nous ! Jésus, maître, regarde-nous ! »

Alors son regard s'est tourné vers nous. On était très loin de lui, mais c'était comme si son regard nous distinguait par-dessus le temps et la distance. Et il a répondu, et c'était comme s'il était juste à côté de nous. Il a dit, tout doucement : « allez vous montrer aux prêtres ». On s'est regardés. Et puis je l'ai regardé, lui. Il s'était tourné vers la foule et il commençait à leur parler. J'aurais tellement voulu entendre ce qu'il disait. Mais mes pieds ont commencé à marcher, à m'éloigner de lui. Tous les dix, on est partis. On avait un peu de pain, un fond de gourde d'eau, de quoi tenir la journée pour arriver chez les prêtres. Alors on est partis. Tous les dix (10).

Au bout d'une heure ou deux, alors que tout le monde était plongé dans ses pensées, l'un de nous a dit, moi, si j'étais guéri, j'irais voir ma mère. Je n'ai pas vu ma mère depuis trois ans. Peut-être qu'elle est morte. Mais si elle n'est pas morte, j'irai la voir. Un autre a dit, moi, si j'étais guéri, je retournerais travailler mon champ. J'avais des moutons aussi, ils étaient gardés avec les autres moutons du village. C'est un petit garçon qui les gardait, pour tout le village.

Il commençait à faire chaud, le soleil était presque au zénith. Certains avaient du mal à marcher, avec la chaleur, et la maladie. Mais tout le monde parlait en même temps. Tout le monde disait ce qu'il ferait, si jamais il était guéri un jour. Moi je ne parlais pas beaucoup. Je voyais le visage de ma femme quand j'étais parti voir le prêtre. Et j'avais envie de pleurer, encore. Les autres, autour, riaient, tout doucement, comme si c'était une aventure de gamins. Je ne sais pas pourquoi on allait voir les prêtres. On les avait déjà vus, tous autant qu'on était... Et ce n'est pas parce que cette fois on était dix d'un coup que ça allait changer quelque chose...

Et puis j'ai trébuché sur un caillou. Mes sandales étaient vieilles, usées, elles ne me tenaient pas aux pieds et c'était pénible de marcher sur le chemin caillouteux avec ces vieilles sandales. J'ai mis un genou à terre pour reprendre mon équilibre et quand je me suis redressé, j'ai vu mes compagnons figés sur place. Ils regardaient leurs mains. Moi aussi, j'ai regardé mes mains. Elles n'étaient plus blanches. Il y a eu un grand silence, sous le soleil. Nous regardions tous nos mains, complètement immobiles, dans le silence, sous le soleil.

Nos mains... Qu'est-ce que ça veut dire ?

Un de mes compagnons a dit, en regardant ses mains : « je vois ma mère ». Et l'autre a dit « je vois mon champ, et mes moutons ». Un troisième a dit « je vois mes outils ». Un quatrième, en pleurant, a dit « je vois la mer et un bateau »... Le cinquième a dit « je vois l'amour de ma vie, sous le figuier du village ». Le sixième ne disait rien, mais il s'est mis à rire, et à courir – et au bout de quelques secondes j'étais là, tout seul, sous le soleil, à contempler mes mains. Moi, je ne voyais rien. C'était juste mes mains. Elles n'étaient plus blanches, mais ce n'étaient que mes mains. Je ne voyais rien. Je ne ressentais rien. Et pourtant... là, si je regardais bien... au travers de mes doigts... sur le sol... dans la poussière... J'ai vu un visage. Le visage de l'homme, le matin, quelques heures plus tôt, qui nous avait répondu. Quand on était encore à la frontière entre les morts et les vivants. J'ai vu son visage sur le sol, dans la poussière et les cailloux, et c'était comme si la poussière et les cailloux se mettaient à chanter. J'étais vivant. J'étais de l'autre côté de la frontière entre les morts et les vivants. J'étais bien vivant. Je me suis mis à chanter, avec les cailloux, et la poussière, et le ciel et le soleil. Et le silence a explosé de joie, et ma voix s'est mise à chanter toute seule. C'est un cantique qui m'est venu, la louange chantait toute seule pour Dieu, au plus haut des cieux, pour le miracle. Dieu ! mon Dieu ! mes mains ! Je me suis mis à courir. Mais pas derrière les autres, pas vers les prêtres ! Non, il fallait que je retourne voir cet homme, là-bas, il fallait chanter tout le long du chemin, à trébucher sur les cailloux, à tomber dans la poussière, le souffle court, et se relever, et courir encore pour le voir, et chanter encore plus fort, et danser, comme le roi David. Et s'il était parti ? Impossible.

Quand je suis arrivé là où je m'étais assis le matin, au bord du chemin, je l'ai vu de loin. Il était assis sous un arbre, à l'entrée du village, entouré par la foule de tous ces gens qui s'étaient assis par terre. Je ne me suis pas arrêté, j'ai couru encore plus vite et dévalé la colline vers lui. Mon genou a heurté un caillou quand je me suis jeté à ses pieds. Ça fait mal. Mon cœur chante.

Et je suis là, le nez dans la poussière. Je n'entends que sa voix. Et quand je lève enfin les yeux vers lui, je ne vois que son regard. Il parle à d'autres gens, mais en même temps il me regarde, droit dans les yeux, moi, le lépreux. Mes mains touchent la poussière, mon genou saigne, j'ai des brindilles dans la barbe et je ne vois que ses yeux.

Il parle... je crois qu'il dit que je suis Samaritain. Et j'ai envie de crier... que je suis guéri. Il dit que les autres ne sont pas revenus. Et mon cœur chante... que je suis ici. Maître, je suis là ! Regarde, je suis là, je suis en vie. Ce matin, j'étais lépreux, et maintenant je suis en vie.

C'est à moi qu'il parle maintenant. J'entends, maître. Tu me dis « lève-toi, et va ! » Et moi qui suis dans la poussière, à tes pieds, rivé à ton regard, je peux me lever. Couvert de la poussière du chemin, je suis debout devant toi. Et tu me dis encore, tout doucement, « va ». « Va, ta foi t'a sauvé. » Maître, je t'entends. Mon regard est fixé sur toi et tout à coup, c'est le monde qui s'ouvre et la vie qui s'offre à moi.

Seigneur, je crois que je comprends. En t'obéissant, je renonçais à la mort. Mais en revenant vers toi... j'ai choisi la vie. Je suis bien vivant. Alléluia !

Amen

Proposition 2

Il y en a dix qui sont guéris.

Il y en a neuf qui font ce qu'on leur dit.

Il y en a un qui ne peut pas s'empêcher de faire demi-tour.

La joie

Faire demi-tour. Revenir en arrière. Parfois oui, c'est une bonne chose de revenir en arrière. Revenir dire sa joie. Revenir crier de joie, crier gloire à Dieu pour le miracle.

Revenir dire merci parce que notre cœur déborde. Revenir parce que cette émotion dépasse le but qu'on avait.

On suivait un ordre : Va là-bas. Fais ceci. Va.

Et au lieu d'y aller, alors pourtant qu'on avait toutes les meilleures raisons d'obéir, on laisse nos pas suivre notre instinct. On se retrouve à genoux, le front dans la poussière. Depuis quand on ne s'était pas retrouvé à genoux ? Des paroles s'échappent de notre bouche : « gloire à Dieu ! »

Rendre gloire à Dieu, ça fait partie de notre culte, le dimanche matin ou un jour comme aujourd'hui, où la communauté se réunit pour cela.

Mais ce jour-là, rendre gloire à Dieu, ce n'est pas un moment rituel, c'est un événement incroyable, une rencontre, qui nous fait tomber là, devant Dieu. Nous lui rendons gloire, ça veut dire : nous reconnaissons toute la place que Dieu prend dans notre vie, même lorsque nous sommes trop fatigués pour l'attendre encore.

On tombe à genoux pour une seule raison : parce qu'on nous a relevé. Cet homme qui dit aux lépreux, « allez », il dit aussi « vous êtes debout ». Vous êtes humains, parmi les humains, au même titre que tous les autres êtres humains. Tous les dix, ils peuvent retourner voir les prêtres qui constateront que oui, ils sont debout, qu'ils ont le droit de reprendre une place d'humain parmi les humains. Cette parole, « vous êtes debout », un des dix l'entend. Puis il le constate. Il marche, comme avant. Et de joie d'être debout, il s'agenouille...

Les autres restent debout et marchent, c'est un miracle oui. Rendus à leur humanité intacte, ils reviennent à la vie, ils font ce qu'ils ont à faire, ils retournent à leur vie d'avant, ils en savourent toute la beauté. Mais celui-là, le dixième, revenu à la vie comme les autres, il a quelque chose de plus : il comprend que c'est une grâce qui lui a été accordée.

Le miracle de la grâce était donné aux dix. Celui-là, en plus, sait qu'il peut désormais compter sur la joie que donne la certitude de l'amour inconditionnel de Dieu dans notre vie. Une joie précieuse, irrésistible. Une joie qui n'est pas juste dans l'instant, mais pour toujours. Dieu nous aime, il redresse notre dos. Il nous relève lorsque nous croyons que nous ne serons jamais relevés. Il nous aime, sans condition.

Résister à l'injonction

Seigneur, j'aimerais tellement être celui qui ressent une telle joie ! Une joie telle qu'il résiste à l'injonction de Jésus. L'ordre, même, car c'est un ordre. Pas un conseil : « tu devrais aller voir les prêtres », ni une suggestion : « et si tu allais voir les prêtres ? » et encore moins « moi, à ta place... » Non, c'est bien un ordre : « Allez vous montrer aux prêtres. » Allez.

Parfois, il y a l'ordre reçu, la loi de Dieu telle qu'on l'a comprise ou telle qu'elle nous est transmise. Ou celle qu'on s'invente. Et de l'autre côté, une impulsion qui nous pousse ailleurs. Une conviction intime, une émotion qui nous dépasse et nous porte – ailleurs.

Que faire alors ? suivre l'injonction, la loi de Dieu ? ou suivre ce mouvement intime qui nous mène ailleurs – là où on n'imaginait même pas aller ?

Cet homme devait avoir des milliers de choses à faire. Il devait avoir une famille à retrouver, des proches à combler de joie par sa guérison. Des choses à faire, urgentes. Des vieilles affaires à régler. Une vie à reprendre, debout. « Va », lui a dit Jésus. Et il n'y va pas. Il suit sa joie.

Peut-être Jésus a-t-il été surpris. Peut-être est-il bouleversé à son tour de voir cet homme qui connaît, en cet instant, une joie telle. Il doit bien le savoir, Jésus, qu'elle existe, cette joie, non ? N'est-ce pas elle qui le fait résister aux tentations du désert, plus profonde que sa faim, plus juste que son ambition humaine, plus forte que l'idée de la toute-puissance ? La joie de se savoir aimé de Dieu, et qui nous fait résister à tout. La joie qui nous fait faire demi-tour, lorsque nous réalisons à quel point nous sommes aimés. Et que rien ni personne ne peut nous séparer de cet amour de Dieu, manifesté en Jésus, le Christ.

La foi

Alors : faut-il suivre la loi ? ou faut-il plutôt voir la grâce en toutes choses et se laisser toucher ? Voir la grâce de Dieu en toutes choses, c'est ça la foi. C'est ce qui nous est donné, comme un cadeau !

Je me souviens de cet enfant qui pensait : « mais si vous êtes sauvés, pourquoi vous êtes si tristes ? » et qui n'est pas revenu à l'église avant de longues années. La foi, elle est dans la joie, et une joie qui ose se dire et se montrer.

La joie que donne la grâce, le tourbillon qui jette à genoux celui qui a compris la grâce et s'y abandonne... voilà ce qui nous donne la tranquille certitude de la présence de Dieu.

La résurrection

« Lève-toi, va, ta foi t'a sauvé ». Voilà ce que dit Jésus au Samaritain, à l'étranger, qui revient lui dire « merci ». Il le dit à un étranger, ça signifie que c'est pour le monde entier. Pour moi quand je me sens en dehors du monde. Pour celui ou celle qui croit que plus rien ne peut lui arriver. Pour tous les étrangers que nous croisons et que nous ne comprenons pas. Pour tous ceux que Dieu relève dans leur vie, tous ceux à qui il fait le cadeau de sa grâce. Pour vous, frères et sœurs, chaque jour.

Chaque jour nous pouvons entendre à nouveau « va, ta foi t'a sauvé », quand nous quittons notre propre chemin des yeux un instant pour nous tourner vers Dieu. Quand nous faisons demi-tour, un instant. Quand nous renonçons à suivre tout ce qui nous ordonne dans notre vie, pour simplement dire « merci » à Dieu. Alors nous savons, profondément, que nous avons été redressés. Relevés. Ressuscités !

Mon frère, ma sœur, soyons donc dans la joie ! Joyeux pour nous-mêmes, et joyeux pour le monde. Car notre Dieu est le Dieu de la grâce !

Amen

Coordination nationale Evangélisation – Formation
Église protestante unie de France
47 rue de Clichy
75009 Paris

evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr